

Rendez-vous à cette frontière au début de juillet. Vous y verrez l'unifolié et le *Stars and Stripes* flotter côte à côte au-dessus d'une foule de visiteurs désireuse de célébrer nos deux fêtes nationales. Comme l'a dit un auteur canadien, «ce qui différencie la Fête du Canada du 4 juillet, c'est un écart de 48 heures».

Des voix: Bravo!

M. Reagan: Bien sûr qu'il y a des divergences de vues et des conflits entre nos deux peuples souverains, c'est normal. Mais, nous parvenons toujours à les résoudre à l'amiable.

Tous les Canadiens, je le sais, s'inquiètent tout particulièrement des pluies acides. Lors de notre rencontre à Québec il y a deux ans, le premier ministre et moi-même avons chargé deux éminents envoyés, Bill Davis et Drew Lewis, d'examiner le problème. Ceux-ci ont publié un rapport conjoint auquel nous avons donné notre aval et nous nous employons à mettre en oeuvre un bon nombre de leurs recommandations.

Nous avons abordé la première étape de notre programme visant à mettre au point une technologie du charbon épuré. Nous avons commencé à dépenser les 6 milliards de dollars que nous nous sommes engagés à consacrer à cette tâche d'ici à 1992, et j'ai demandé au Congrès de consacrer toute la somme représentant la participation du gouvernement qu'avaient recommandée les envoyés, soit 2,5 milliards de dollars, pour mettre à l'essai des techniques novatrices de lutte contre la pollution au cours des cinq prochaines années.

Des milliers d'entreprises et des millions d'emplois vont se ressentir des mesures que nous prendrons pour lutter contre ce fléau, de sorte qu'il n'existe pas de solution rapide et facile. Cependant, en collaborant, nous avons pris un bon départ. Je suis persuadé que, comme par le passé, les accords mutuels qui viendront résoudre nos conflits sauront nous rapprocher, et nos divergences de vue seront pour nous une occasion nouvelle de collaborer. Permettez-moi de vous dire que vos préoccupations sont les miennes.

J'ai été frappé récemment par les propos d'un Canadien d'origine hongroise qui, comme tant d'autres avant lui, est venu s'établir au Canada pour fuir l'oppression. Il voulait, a-t-il dit, déployer ses ailes pour ainsi dire. Il aspirait à vivre dans un endroit où il lui serait possible de déplacer des montagnes, ou encore de porter un fardeau plus lourd que le rocher de Sisyphus; cet endroit, il l'a trouvé ici... où personne n'allait lui dicter ce à quoi il devait croire en tant que Canadien... où il a trouvé la liberté de l'esprit à laquelle il aspirait tant, où il a pu donner libre cours à ses énergies créatrices, comme cela ne lui avait jamais auparavant été permis. Il a découvert que, pour lui, du moins, tout était possible dans ce pays.

Des voix: Bravo!

M. Reagan: Il s'agit de votre pays, le Canada, et de ce continent qui est le nôtre. C'est ce lieu privilégié par l'histoire que nos deux nations occupent: une terre où l'esprit et le coeur de l'homme jouissent de liberté; une terre de paix; une terre où tout est du domaine du possible.

Je voudrais parler brièvement de nos pourparlers d'aujourd'hui au sujet de deux questions d'intérêt crucial pour nos deux pays. Le premier ministre et moi-même avons convenu d'examiner sa proposition relative à la conclusion d'un accord bilatéral sur les pluies acides, pour faire suite à la série

d'accords ratifiés par nos deux pays sur le contrôle de la pollution des eaux internationales que nous partageons.

Le premier ministre et moi avons eu un entretien fructueux sur la question des eaux arctiques et nous avons tous deux convenu de redonner un nouveau souffle de vie aux pourparlers déjà en cours. Nous sommes décidés à y trouver une solution qui saura respecter notre souveraineté mutuelle, notre sécurité commune et d'autres intérêts.

Des voix: Bravo!

M. Reagan: Je vous remercie tous et que Dieu vous bénisse.

Des voix: Bravo!

L'hon. Guy Charbonneau (Président du Sénat): Monsieur le Président, monsieur le Président de la Chambre, monsieur le premier ministre, mesdames et messieurs:

[Français]

Monsieur le Président, nous tenons ici à vous remercier de cette visite dans notre pays et au Parlement du Canada ainsi que des paroles pleines de sagesse et d'encouragement que vous venez de nous adresser. Ces paroles confirment que le Canada et les États-Unis d'Amérique ont en commun, comme ils l'ont toujours eu, ce désir de construire un monde meilleur, plus sûr et plus prospère, respectueux des valeurs de liberté et de justice. Elles confirment également que les liens spéciaux qui unissent nos deux pays sont aussi importants pour vous, nos voisins et amis américains, qu'ils le sont pour nous Canadiens.

[Traduction]

Nous sommes particulièrement heureux que votre visite ait lieu lors du bicentenaire de la constitution américaine, héritée des lumières de Montesquieu. C'est un heureux rappel des liens qui unissent l'Europe et l'Amérique, et cela nous donne à penser que le Congrès de Philadelphie a été l'événement le plus important en Europe au XVIII^e siècle.

Le bicentenaire de votre Constitution revêt une grande importance pour nous. Sans elle, notre propre constitution aurait pu être très différente. Vos pères fondateurs ont innové à leur époque en établissant une fédération, rompant audacieusement avec un monde dominé par des systèmes de gouvernement unitaires ou, dans le meilleur des cas, confédérés. Nous leur serons toujours reconnaissants d'avoir donné l'exemple d'un système de gouvernement fédéré.

Votre constitution républicaine et la conscience des rapports qui existaient entre le Canada et les États-Unis ont contribué également à façonner le nom de notre pays en 1867, année de la Confédération. En appelant ce nouveau pays «le Dominion du Canada» plutôt que «le Royaume du Canada», le gouvernement britannique donnait subtilement acte de leurs sentiments républicains à nos voisins du Sud. C'était un geste d'une grande habileté politique, puisque cela faisait du Canada une monarchie républicaine.

En fait, en 1787, vos compatriotes ont estimé manifestement que la fonction de président ressemblait beaucoup à celle d'un monarque. Ils ont proposé d'appeler le président «Sa Majesté». L'idée a été rejetée, mais pendant un certain temps, les gens ont continué à parler du «trône» du président. Monsieur le Président, les présidents Hamilton et Jefferson sont un autre paradoxe de votre histoire politique; le premier, peu favorisé par la fortune, affectionnait les symboles royaux alors que le